

ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE

ANNUAIRE
2002

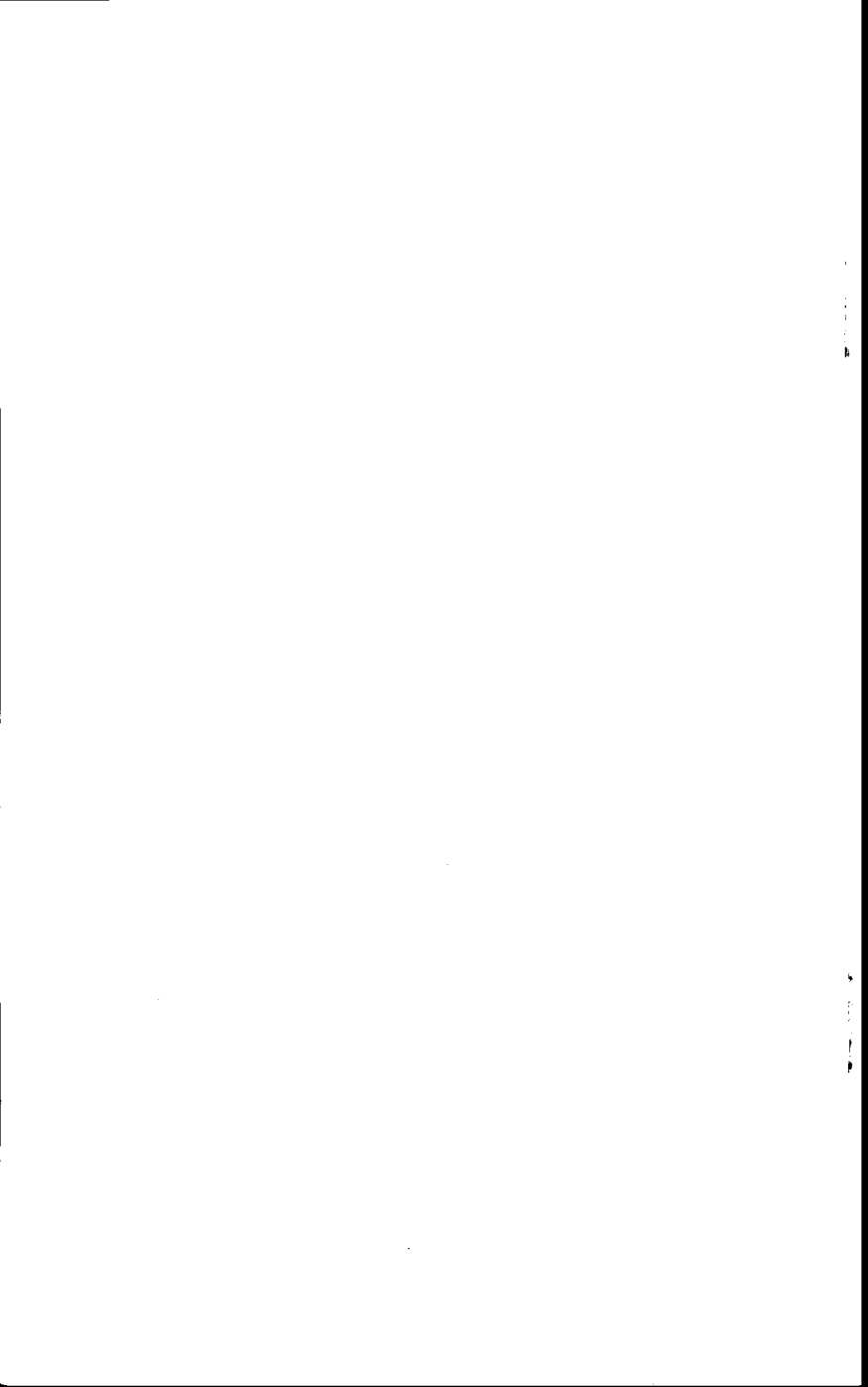
EXTRAIT

NOTICE SUR
JEAN DONNAY

par Pierre COLMAN



BRUXELLES - PALAIS DES ACADÉMIES



Jean Donnay

Cheratte, le 31 mars 1897 ; Herstal, le 2 août 1992.

*Correspondant de la Classe des Beaux-Arts le 4 janvier 1973 ;
membre le 4 juin 1981.*

Graveur et artiste-peintre.

par Pierre COLMAN

Jean Donnay est né à Cheratte, modeste bourgade mosane sise à une dizaine de kilomètres en aval de Liège ; il y a vécu toute sa vie. Enraciné comme un vieux chêne. Précisons, cela s'impose : non pas dans la vallée, mais sur la crête, au hameau de Sabaré. Vers l'Ouest, le paysage, vu comme d'un haut balcon, vaste, s'ordonne autour des amples courbes du fleuve. Vers l'Est s'étend le pays de Herve, bocage au relief capricieux. Ses yeux se sont enchantés également de l'un et de l'autre, dès qu'ils se sont ouverts et jusqu'à ce qu'ils se ferment à jamais.

Son père, ses grands-pères « et tous leurs frères » étaient artisans armuriers, il le précise dans un *curriculum vitae* adressé à notre Académie. Mais aucun d'eux n'était graveur sur armes ; dans ce métier, la spécialisation est de règle. Jean Donnay y insistait à l'occasion ; sans nier s'être familiarisé avec la matière et les outils, dès son enfance, dans l'atelier paternel.

Ses débuts font penser à un récit édifiant du temps de la comtesse de Ségur. Dès l'âge le plus tendre, il collectionne et copie les belles images ; spécialement celles « qui racontaient les guerres de l'Empire », se souviendra-t-il. Son instituteur remarque ses dons. Lors de l'avènement d'Albert I^{er}, il lui fait copier « au crayon noir » un portrait du nouveau roi et un portrait de la famille royale et il a l'audace de faire parvenir les deux œuvrettes au Palais avec un commentaire de son cru. L'adolescent reçoit 25 francs de gratification. Il devient un héros local.

L'année suivante, à l'âge de treize ans, il entre à l'Académie des Beaux-Arts de Liège, dans la classe d'art décoratif, avec dispense du cours préparatoire de dessin. Il a pour maître le peintre Auguste Donnay, auquel on aurait tort de le croire apparenté. Quatre ans plus tard, il décroche la médaille. Mais ses vacances sont tragiques. « Nous habitons sur la route de Rabosée où, la



© Photo Virginia Leirens, Bruxelles.

Jean Dommay

nuit du 5 au 6 août, on s'entre-tuait. Les cris de cette nuit et, au petit jour, la réalité du carnage me sont restés dans la mémoire et dans le cœur», confessa-t-il près de soixante années plus tard.

L'Académie rouvre ses portes en 1915. L'artiste en herbe en reprend le chemin, à la demande expresse de François Maréchal, fils d'armurier lui aussi et «pays», puisqu'il est né à Housse; robuste talent et fichu caractère. Maréchal va être un de ses nouveaux professeurs, et celui qui va compter le plus, à côté d'Adrien de Witte, d'Évariste Carpentier et d'Émile Berchmans. Huit de ses condisciples resteront présents à sa mémoire près de soixante ans plus tard: «Lucien Lafnet, Scaufflaire, Mambour, Pitot, Morsa, Lambert, Berni, M^{me} Pirenne»; Lafnet surtout, «l'un des plus doués et le plus généreux» de la bande. D'autres, et non des moins notoires, ne s'y seront pas gravés: Ochs, Lemaître, Dupagne, Crommelynck, Steven.

Dès 1916, il participe à une exposition collective; «c'est mon premier grand succès», se souviendra-t-il. De 1916 à 1918, il suit aussi des cours du soir de culture générale, en dehors de l'Académie, mais non loin, à l'École normale de la rue Jonfosse. Son ambition ne se limite plus à une carrière de peintre en bâtiment capable d'exécuter de belles œuvres décoratives, la chose est claire. En 1920, il obtient le prix qui porte le nom d'un autre homonyme (bien peu de noms sont plus répandus que celui-là dans la région liégeoise): Léopold Donnay. Il va en décrocher deux autres: en 1923 le prix triennal et cinq ans plus tard le prix du Trianon, décerné par la Section liégeoise des Amis de l'art wallon.

Mais il s'est tourné, avec un succès foudroyant, vers l'art de graver. Il s'y est essayé dès 1916, en compagnie d'un photographe nommé Gillard. Cinq ans plus tard, il est le tout premier à s'inscrire au cours que François Maréchal inaugure dans son Académie. Il l'y seconde. Il lui succédera dix années plus tard «après bien des hésitations». Dans l'intervalle, il a volé de succès en succès. Il s'est offert sa première presse en 1925. L'année suivante, il s'est vu couronné par le prix Marie et il s'est forgé un succès personnel lors de l'exposition de la gravure liégeoise à Brighton. En 1929, il a obtenu un diplôme d'honneur de première classe à l'exposition internationale de Barcelone. Il s'est imposé comme illustrateur avec *Muses, mon beau souci* de Noël Ruet et *Le cœur de François Remy* d'Edmond Glesener (pour les Cinquante, bibliophiles bruxellois). Il a gravé *Six aspects du travail au pays de*

Liège pour la Section moderne de l'Union liégeoise du livre et de l'estampe. Puis *Six aspects du pays de Liège* pour l'éditeur liégeois Mawet («remake» en 1942 avec les mêmes textes et d'autres planches). Puis, sur commande d'une autre maison d'édition liégeoise, Le Balancier, un *Chemin de croix* qui fait sensation, entre autres à Paris, où on l'admire au Salon d'automne de 1932 : le critique du Figaro n'hésite pas à écrire que cette série «le classe définitivement parmi les maîtres» ; on ne s'en étonne pas aujourd'hui, encore que l'on n'ait pas de peine à détecter des faiblesses. Un «jeune prodige qui a su, si vite, se porter au premier rang», résume Jules Bosmant en 1930.

Jean Donnay ne s'était pas «enterré» à Sabaré, comme l'avait craint François Maréchal. Il avait collectionné les bourses de voyage. S'il a boudé l'Italie, il s'est rendu souvent à Paris, et pour la première fois en 1920. En 1925, il a été introduit dans la galerie Fabre, à l'intervention du peintre liégeois Iwan Cerf, qui faisait son chemin dans la «Ville-lumière». Il y exposera jusqu'en 1938 de régulière façon, remportant de beaux succès d'estime, mais ne s'enrichissant pas, «car les affaires là-bas sont ultra-moches», comme il l'écrit lui-même. Il y nouera de solides amitiés. En 1929, il sera l'un des invités du groupe «La jeune gravure contemporaine». En 1935, il sera parmi les fondateurs du groupe «Le Trait». La capitale n'est pas la seule ville française à faire ses délices. Rouen l'attire et le retient, en lui donnant des impulsions décisives. Arles et Marseille le séduisent. Comme fait aussi, et durablement, la Hollande. Il en prend le chemin en 1930, invité par un marchand d'art de Haarlem qui souhaitait le voir graver des vues de son propre pays, J. H. De Bois. Il fait de ce voyage une sorte de pèlerinage dans les pas de Rembrandt, dont il se sent l'humble et fervent disciple. Il consacre des planches à sa ville natale, Leyde, à sa maison d'Amsterdam, à l'église où se trouve sa sépulture. Il note que certains paysages sont restés fort proches de ce qu'ils étaient au XVII^e siècle.

Il se replie sur lui-même pendant le second conflit mondial. Il ne grave ni en 1940, ni en 1941, comme en témoigne le catalogue publié sous ses yeux en 1972. Il transpose son amertume dans des paysages hivernaux. Il est plus explicite dans *Route de France 1940*, gravé en 1943, et dans *Liège 1944*, qui montre un quartier ravagé. À la Libération, sa joie éclate dans *L'Aurore* ; il en crée deux versions, estampe et tableau. En 1946, il grave *Jours noirs, pays natal* ; il l'enverra à l'exposition «Guerre à la guerre»,

montée à la librairie La Proue à Bruxelles, du 16 décembre 1961 au 4 janvier 1962 : pas moins de cent et huit artistes, dont Dürer, Goya et Picasso, Ensor, Lismonde et Olyff.

En 1946, le prix de la Province de Liège consacre ses talents. Et l'Association pour le progrès intellectuel et artistique de la Wallonie, qui s'est fondée l'année d'avant, riche de hautes ambitions, le recrute. Il expose sous ses auspices. Il récidivera en 1950, au sein d'un groupe, « Dix pointes et brosses ».

Mais sa santé s'est gravement détériorée. Il a « craché ses poumons », au témoignage oral, brutal, de Robert Crommelynck. Il devra séjourner au sanatorium d'Eupen. Il sera condamné à l'inactivité pendant de longs mois : dans son catalogue, rien en 1950, rien en 1951, cinq pièces seulement en 1949, sept en 1952, huit en 1953 ; de 1951 à 1954, il est suppléé à l'Académie de Liège par Georges Comhaire. Tout au long de la quarantaine d'années qu'il a encore à vivre, il devra se ménager avec une attention sans faille. Il le fera efficacement à souhait, puisqu'il dépassera l'âge de 95 ans.

En 1957, son œuvre fait l'objet d'une grande rétrospective au Musée des Beaux-Arts de Liège. La presse locale est chaleureuse. *Le Soir* est attentif.

Son soixante-cinquième anniversaire sonne inexorablement la fin de sa carrière de professeur à l'Académie ; apothéose administrative, il avait été nommé directeur pour 1961-1962. En 1965, il reçoit le titre de cadet d'honneur du travail de Belgique ; avec le petit sourire, certes, dont s'encharmaient ses intimes.

Il se penche sur son passé. Il aime à partir d'œuvres anciennes pour en créer de nouvelles. Il évoque le souvenir de J. H. De Bois dans un recueil qu'il intitule « Le voyage de Hollande » (avec un tréma sur l'y, à l'ancienne) ; la plus récente des trente-deux estampes figure dans le catalogue (n° 751) sous l'année 1967.

En 1973, il reçoit le prix septennal de la Province de Liège. La plaquette commémorative éditée par le Service des affaires culturelles garde le souvenir d'une manifestation extraordinairement chaleureuse. Diverses autres publications voient le jour. L'une d'elles est une monumentale monographie qui se signale à l'attention en bien et en mal : cinq textes courts signés d'autant de citoyens prestigieux de la Cité ardente ; un album copieux dont les planches font l'objet d'un commentaire « inspiré d'un entretien avec Jean Donnay » et nonobstant d'une bien fâcheuse indigence ; un catalogue limité à l'œuvre gravé.

Ce couronnement de carrière se parachève, l'année suivante, par son élection à l'Académie. Mais assister aux séances de la Classe des Beaux-Arts deviendra vite au-dessus de ses forces.

Ses vingt dernières années s'écoulent doucement. Il ne grave presque plus ; il se limite aux petits formats. Il peint encore. Il dessine d'abondance. Il quitte de moins en moins ses pénates. À l'occasion de son 80^e, puis de son 90^e anniversaire, il est à nouveau fêté avec chaleur.

Il avait été promu grand officier de l'ordre de Léopold en 1984 ; il était entré dans les ordres nationaux dès 1930, en qualité de chevalier de l'ordre de la Couronne.

* * *

En 1980, il avait donné un article intitulé « Mes maîtres et mes amis » à *La Vie wallonne* (t. 54, p. 158-174), la revue liégeoise qui l'a soutenu indéfectiblement. Le premier article substantiel sur son compte avait été publié par elle, en 1926-1927, par Charles Delchevalerie, qui allait devenir son « grand ami ». C'était dans le tome 7. Différents auteurs parlent de lui dans les tomes 8, 9, 10, 15, 22, 25, 32, 44, 46, 48, 66 et 69 ; l'amitié est constamment au rendez-vous. Jean a repris pour la revue le rôle d'illustrateur attiré qui avait été celui d'Auguste. Il lui a donné un texte relatant ses souvenirs d'élève quand elle a publié un bouquet d'hommages « À la mémoire d'Auguste Donnay » (t. 2, n° 4, 1921, p. 174-177).

Trois maîtres : Auguste Donnay, Adrien de Witte et François Maréchal. Puis un ami de beaucoup son aîné : Armand Rassenfosse. Et enfin trois de ses propres élèves, décédés depuis peu : Armand Lambricht, Roger Thomas et Maurice Wéry. Le ton est celui de la simplicité, avec des notations pénétrantes, souvent savoureuses, parfois gentiment caustiques.

À vrai dire, le titre ne tient que fort partiellement ses promesses. Pas un mot sur Évariste Carpentier ; Jean Donnay avouera ailleurs n'avoir « pas gardé beaucoup de souvenirs » de lui. Pas un non plus sur Émile Berchmans.

Même silence au sujet de plusieurs amis qui restaient certainement très chers à son cœur. Au sujet de Charles Delchevalerie, d'abord, alors que tant de lettres chaleureuses se trouvent dans l'épais dossier que l'écrivain avait constitué sur l'artiste, et qu'il a donné, avec une montage d'autres, au Musée de la vie wallonne à Liège (57B/M/90801).

Et au sujet de mécènes devenus de grands amis. D'abord les Hariga père et fils, Félicien (natif de Housse comme François Maréchal) et Jacques, médecin psychiatre liégeois ; ils ont collectionné ses œuvres avec une passion dont a témoigné une attachante exposition montée en 1983 et dont témoignent de riches archives. Puis un historien et écrivain : Léon Linotte. Cette amitié-là, qui a duré plus de quarante ans, s'est épanouie dans un livre intitulé « Terre de Cheratte » publié en 1973, illustré de trois eaux-fortes, tiré à cinquante-cinq exemplaires seulement ; elle a engendré un privilège extraordinaire : un droit de préemption permanent sur tout ce qui naissait du pinceau de l'artiste. L'ami dit posséder aujourd'hui les quatre cinquièmes de l'œuvre peint, évalué à deux cents pièces ; il en élabore le catalogue. Il conserve par ailleurs celui de l'œuvre gravé, continué jusqu'à son terme, une copie que la disparition de l'original rend singulièrement précieuse. Il s'est porté acquéreur de la presse de l'artiste. Il poursuit l'élaboration d'une monographie qui dira tout.

Et au sujet d'un ami qui était peut-être le meilleur des meilleurs : Georges Comhaire. Ce fut son premier élève ; ce fut son successeur ; un recommencement, c'est frappant ! Après sa mise à la retraite, il allait le voir chaque semaine ; ils visitaient ensemble les expositions ; ils discutaient gravure, peinture et surtout littérature. Ils ont partagé des cimaises. Jean a fait à l'eau-forte le portrait de Georges. Georges a fait à l'huile le portrait de Jean. Et il a noté sur une de ses gravures « planche imprimée par Jean Donnay ». Ils ne manquaient pas de se dédicacer leurs œuvres l'un à l'autre. Ils s'offraient des livres : un exemplaire des *Cahiers d'un artiste. Juin-novembre 1914* de Jacques-Émile Blanche, est passé de la bibliothèque d'Armand Rassenfosse à celle de Charles Delchevalerie, puis à celle de Jean Donnay, puis à celle de Georges Comhaire. Entre le maître et l'élève, il y avait cependant bien d'autres différences que celle de l'âge ; on risque de l'oublier à force de les rapprocher l'un de l'autre.

Si Jean Donnay avait pris pour titre « Mes maîtres et mes élèves, mes amis et mes ennemis », dans un souci de symétrie, il n'aurait sans doute consacré au quatrième terme qu'une phrase : « Je ne m'en connais pas ». Il était bien trop *binamé* pour s'en faire.

Dans le portrait peint par Comhaire, il est devant les rayons de sa bibliothèque. Le dos de plusieurs des livres portent des noms bons à relever : Flaubert, Anatole France, Chateaubriand, Alain

et Rainer-Maria Rilke, mais aussi Ingres et La Basse-Meuse. Autre témoignage au sujet des lectures de Jean Donnay : la transcription manuscrite d'un texte de Montaigne, « De l'institution des enfants » ; c'est évidemment le professeur qui cherchait là des leçons de sagesse.

* * *

Son œuvre se répartit en parts fort inégales. La plus importante, et de loin, c'est l'œuvre gravé ; le catalogue publié en 1973 totalisait 809 numéros ; il n'est pas tout à fait exhaustif ; en 1981, Jean Donnay disait que le « nombre réel » dépassait le millier. Les peintures sont en quantité indéterminée ; Léon Linotte saura sans doute dénombrer les huiles ; mais les aquarelles... Quant à l'œuvre de l'illustrateur, il est assez ample pour avoir fait l'objet d'une exposition, quatre ans avant son décès ; le catalogue recoupe en bonne partie celui des gravures ; il englobe des créations qui ne sont pas des illustrations au sens strict du terme.

Comme graveur, l'artiste s'est montré un virtuose de l'eau-forte, de la trempe d'un Frank Brangwyn, d'un Jules De Bruycker, « un incomparable praticien », comme le proclame Jules Bosmant dès 1930. Il maîtrisait les difficultés des grands formats (chacune des trois planches du *Triptyque industriel* mesure 800 × 600 mm !). Il était capable de graver debout, devant ses élèves (dont Léon Wuidar, qui l'a raconté quarante ans après avoir été un témoin admiratif) ou devant un paysage (encore enfant, Walthéry, le dessinateur de bandes dessinées, issu du même terroir, l'a vu à l'œuvre) ; la plaque dans la main gauche, la pointe dans la droite, griffant le vernis, non le métal, comme on le répète. Lors de l'impression, il a longtemps aimé les « cuisines » que réprouvent les puristes. Il s'abstenait volontiers de polir les matrices, qu'il préparait lui-même, car il appréciait le grisé qu'il obtenait ainsi. Des matrices en zinc, et non pas en cuivre, comme on le lit si souvent ; le coûteux métal rouge ne s'imposait que pour les tirages relativement considérables, comme ceux des illustrations d'éditions bibliophiliques. Il encrait, paumait, retroussait avec brio. L'âge venu, cette maîtrise se mue en une sorte de magie : avec des moyens d'une confondante simplicité, il fait tout dire à l'encre et au papier.

Les autres procédés de taille douce lui avaient eux aussi livré leurs secrets. À preuve l'in-folio qu'il a publié en 1956 sous le titre

« Procédés de gravure en creux », et dont on ne compte que six exemplaires. Il y a gravé les textes comme les illustrations. Il y a livré d'habiles pastiches des maîtres qu'il admirait entre tous : pour le burin, Mantegna ; pour la pointe sèche et l'eau-forte, Rembrandt ; pour le vernis mou, Fragonard et Quentin de La Tour ; pour l'aquatinte au sucre, Poussin, Daumier et à nouveau Rembrandt ; pour la manière noire, Chardin (et c'est la seule nature morte qu'on connaisse de lui). L'élaboration de ce traité l'a poussé à délaissier l'eau-forte moins rarement que d'habitude. Le catalogue ne manque ni de burins (583, 601 à 603, 617, 630, 631, 661, 785, 804 à 806, 808), ni de pointes sèches (85 à 88, 92, 113, 126, 659, 747, 748), ni d'aquatintes (65, 102, 607 à 611, 625), ni de vernis mous (44, 91, 100, 409, 599, 605, 606), ni d'encres au sucre (366, 581, 623, 624, 723). Aucune autre gravure à la manière noire, cependant. Et en dehors de la gravure en creux, presque rien. Des bois en tout petit nombre, et non catalogués. Pas de lithographie ; la litho en couleurs mentionnée dans le catalogue de la vente de l'atelier de Georges Comhaire est en fait une reproduction de tableau. Pas de monotype, procédé qui a séduit tant de peintres-graveurs. Pas de sérigraphie, innovation tellement « dans le vent ».

Jean Donnay a certainement beaucoup appris de François Maréchal. Mais sans doute davantage encore des artistes du passé auxquels il vouait un culte. Il a noté sur telle eau-forte (cat. 581) « D'après Corot, plume » ; sur telle autre (cat. 723) « d'après Rembrandt, dessin à la plume d'oie, procédé sucre ». Il rend un hommage appuyé, encore que d'accent résolument moderne, aux *Trois croix* du génial Hollandais dans *Le Golgotha* (cat. 118). Il ne se lasse pas de le copier librement, choisissant tel ou tel détail, en vue de démonstrations ou pour son plaisir ; il s'en explique dans un avertissement lorsqu'il réunit en album ce qu'il nomme des *Rembrandtiana*, œuvrettes échelonnées entre 1958 et 1963 (cat. 637 à 640, 653, 654, 679 à 681, 691 à 696, 706, 708, 709, 721 à 723). Une de celles de 1961 (cat. 679) porte comme sous-titre *Griffonnements* ; un mot (cantoné bien à tort dans le domaine de la sculpture par mon Petit Robert) qui vient souvent à l'esprit devant ses œuvres graphiques ; une façon de faire à laquelle il confère souvent une séduisante efficacité.

Illustrateur, il a livré tantôt des cuivres, dont l'impression a été confiée à un taille-doucier, tantôt des dessins à l'encre de Chine traités dans l'esprit de la gravure sur bois, à reproduire par des procédés mécaniques. Il a donné en 1925 deux des quatorze illus-

trations, qualifiées de « bois originaux », d'un livre de Madeleine Dispas, *Choses de Wallonie*; a-t-il entaillé lui-même le bloc, du bois debout, à en juger par le caractère du trait ? c'est douteux.

Dessinateur, tout lui est bon. Il tire du crayon-feutre de superbes effets. Il réussit à merveille dans l'art difficile du lavis. Il sait celui de mettre des rehauts de crayon de couleur ou de pastel. Il maîtrise admirablement celui de l'aquarelle, qui lui est cher dès ses débuts. Dans sa peinture à l'huile, il se tient à une matière maigre, loin de tout empâtement, à l'exemple d'Auguste Donnay. Il ose parfois des accords de tons passablement déconcertants. Il ne plante pas son chevalet en pleine nature; il construit ses tableaux à l'atelier sur base de croquis enlevés sur le motif, voire sur base d'une de ses propres gravures. « Ce n'est pas difficile... disait notre ami R. Liard... quand on ne sait pas. Mais lorsqu'on sait... »; ces lignes ironiques, il les écrit au bas d'un lavis montrant deux peintres au travail avant de le glisser dans une lettre adressée à Georges Comhaire en 1991.

* * *

Sa thématique est tout sauf restreinte.

À ses débuts, il se fait remarquer parce qu'il « exalte l'usine et magnifie les travailleurs », pour reprendre le titre de l'article que lui consacre Maurice Marcinel dans *La Wallonie* du 14 août 1925; parce qu'il magnifie « De Arbeid in de kunst », comme le dit R... dans *Vooruit* du 1^{er} mai précédent. Deux textes parmi les plus anciens de ceux qui ont été publiés à son sujet. Aux yeux de Mark F. Séverin, présentant en 1980 la Section de gravure de la Classe des Beaux-Arts, il reste un « témoin de la vie industrielle liégeoise ». On pense à des planches comme celles de la série des *Six aspects du travail au pays de Liège : Échafaudages, Tuyauterie, Le Lingot, Terril, La houillère, Haut-fourneau*; ou celles du *Triptyque industriel* commandé par la Ville de Liège en 1938 pour le Lycée Léonie de Waha: *La carrière, Haut-four* et *La houillère*. Mais aussi à des huiles comme *La forge des armuriers* (s.d.).

Mais l'héritage de Constantin Meunier et de François Maréchal se charge d'accents dramatiques: *Les chômeurs, Maladies de la mine*, et surtout *L'émeute*, dont trois versions se succèdent: 1925, 1933, 1936.

Les travailleurs, ce sont aussi ceux des champs. Gravures, comme *Août, Le char, Le labour* et *Les démarieurs de betteraves*;

tableaux comme *Les faucheurs* (1933). Labeur rude aussi ; mais le chant de l'alouette au lieu du fracas des machines. La violence peut surgir : *L'ornière* (1929).

Les sujets religieux tiennent une place importante. Ce sont surtout des scènes de la Passion. Ainsi le retentissant *Chemin de croix* qui requiert le meilleur de sa créativité de 1929 à 1931 ; ainsi *Le reniement de Pierre* gravé à l'eau-forte en 1934 ; ainsi le tableau daté de 1947 auquel a été donné le titre de *Maternité noire*, alors qu'il s'agit d'une Piétà. *La fuite en Égypte* hante son esprit ; il en donne une paraphrase moderne dans *Les émigrants* (1927). Il se plaît à installer des scènes bibliques dans un paysage de la Basse-Meuse, son cher « petit pays parfumé d'histoire et de légende » ; les mots qui lui viennent lorsqu'il dédicace à Georges Comhaire un exemplaire de l'eau-forte intitulée *Le Pèlerin*. Sans scandaliser, ni même surprendre : Auguste Donnay avait situé l'Annonciation dans la Basse-Ourthe ; Gustave van de Woestyne avait amené la Madone dans la vallée de la Lys. *Les rois Mages* (1926, 1930 et 1933), *L'adoration des bergers* (1931), *Ruth et Booz* (1933), *Le fils de la veuve de Naïm* (1935), *L'annonce aux bergers* (1938) montrent le côté optimiste de cette veine-là.

Jean Donnay se mesure, surtout à ses débuts, avec des sujets littéraires : *Salammbô*, *Paphnuce le stylite*, *Le lys rouge* ; des titres que l'on rapprochera du portrait évoqué plus haut. La *Légende dorée* lui inspire trois planches (cat. 35, 36 et 102). Il perd un peu son latin dans le cas de son *Plutarque* (cat. 109), sous-titré *De viris illustribus*, où il s'amuse à faire une place à Napoléon ; élucubration passablement baroque, parfois nommée *Annibal passant le col du Mont-Genèvre*.

Les commandes d'illustrations qu'il honore le mettent en face de textes fort divers. Les auteurs sont pour la plupart du cru : Alfred Micha (en 1919 et en 1924, mais ce travail-là remonte à 1917, et c'est ainsi le premier en date), Noël Ruet, Charles Delchevalerie (pour la deuxième et la troisième édition de ses *Images fraternelles*), Adrien de Mélotte de Lavaux, Jules Bosmant, Hubert Colleye, René Tonus, Alice Gilbert-Saucin, Élise Champagne, Irène Berditchevsky-Jadot, Léon Linotte... Mais voici aussi Valéry Larbaud, Henri Davignon, Edmond Glesener, Albert Henry, André Baillon, Franz Hellens... Sans oublier Yann Lovelock, auteur d'une anthologie de la « Belgian dialect poetry » publiée en 1980 sous les auspices de l'UNESCO, dont la couverture s'orne d'un dessin de lui.

Tout jeune, avant et après la guerre, il avait fait de petits travaux « alimentaires » pour un journal liégeois, *L'Express* : publicités cinématographiques, dessins humoristiques, caricatures d'hommes politiques. Il a gravé aussi beaucoup d'ex-libris. Et un alphabet (cat. 622), où les majuscules se dressent devant des figures ou des paysages. Et des diplômes, en particulier pour la Province de Liège (cat. 459) ; « structure admirablement symbolique aussi adaptée au monde de 1973 qu'à celui de l'immédiate avant-guerre : l'œuvre n'a pas vieilli », opine le député permanent Marcel Laruelle, dont l'avis ne sera pas unanimement partagé. Le graveur lui-même n'est pas loin de nous faire un clin d'œil lorsqu'il écrit « symbolique, car que faire d'autre pour un diplôme ? » Une figure féminine de lui, plongée dans l'affliction, a embelli un télégramme de luxe des P.T.T. destiné aux condoléances.

Il s'intéresse un moment au sport. Ainsi dans *L'auto* (cat. 137) et dans *Mouvements*, qui met en scène trois joueurs de football (cat. 156). Mais il s'en lasse vite. « J'ai abandonné la planche des Lutteurs que vous avez vue gravée et qui m'apparaissait assez moche. J'en ai fait un nouveau projet avec une foule dans la prairie et toujours la scène de lutte, mais avec les personnages plus petits et donnant le plus d'importance au paysage », écrit-il le 9 février 1929 dans une longue lettre, adressée à Albert Marlier, consacrée à l'illustration du « Cœur de François Remy » (Bibliothèque royale Albert I^{er}, Musée de la littérature, 2943/15).

Il ne s'est jamais lassé des sujets intimistes. Témoins la *Vieille moulant du café* (1918), où il est encore proche de ses maîtres, tout en montrant une belle vigueur, comme dans *Lessiveuses* (cat. 414). Témoin *La Vieille*, accoudée et chenu, le bras et les mains déformés. Et des *Maternités*, où l'on reconnaît habituellement sa femme et son fils. Et encore *Intérieur de la maison parentale* ou *Coin du feu*, aquarelle de 1956 d'après un croquis de 1922. Il saisit des scènes de rue, en particulier au marché de la Batte à Liège. Il fait des croquis d'après Malou... sa chatte. Comme il en fait d'après un coq, un porc, des vaches. Nous voici aux sujets animaliers.

Le Nu le tente épisodiquement. Il le traite ordinairement à la pointe sèche. Il semble peu à l'aise devant le corps féminin. Il ne parvient guère à trouver la forme juste. Ni à traduire la vénusté ; sauf dans le dernier en date, de 1966, où passe le souvenir de Vélasquez. Lui qui s'est dit peu sensible à l'art italien rend pourtant dans *La chute* (cat. 758) une sorte de tribut d'admiration au *Jugement dernier* de la Sixtine.

Il a laissé de très nombreux portraits. Il a peint le sien propre et celui de sa femme en 1936. Mais c'est la pointe de l'aquafortiste à la main qu'il s'est montré, tout au long de sa carrière, un maître du genre. Choisissons, presque au hasard : Georges Comhaire (évidemment), le graveur Maurice Wéry, les peintres Auguste Donnay, Albert Lemaître (il dédicace à Comhaire le « 21^e état » !) et Auguste Mambour, sans oublier James Ensor, l'éditeur d'art et bibliophile Pierre Aelberts, le poète Louis Boumal, les échevins liégeois Alfred Micha (un de ses premiers admirateurs) et Olympe Gilbert, le recteur Graulich ; le sculpteur Robert Massart, qui, en retour, modèle son buste. Nombreux sont les anonymes, désignés par un prénom ou des initiales, des intimes.

Au début de sa carrière surtout, différents monuments arrêtent son regard : à Paris, Notre-Dame, l'Hôtel de Sens ; à Rouen, la cathédrale, Saint-Maclou ; à Bruxelles, le Palais de Justice, l'église des Minimes ; à Liège, Saint-Jacques, Saint-Jean, la Maison Havart ; cadrages et angles de vue sortent résolument de la banalité. De modestes sites urbains aussi, que ce soit à Liège ou à Bruxelles, à Paris ou à Rouen, à Amsterdam, Haarlem, IJmuiden, Leyde, La Haye, Delft, Edam ou Marken. Plus pittoresque encore le port de Marseille comme il le montre dans *Le Paquebot*, œuvre à part qui date de 1926. Dans ses *Intérieurs d'église*, il se montre fasciné par les jeux de l'ombre et de la lumière ; un peu dans celui qu'il a peint à Paris en 1923 ; beaucoup plus dans ceux qu'il a gravés.

Les paysages industriels de la vallée de la Meuse l'inspirent en 1955 (*La houillère*) comme en 1925 (*Terris*). Celui d'Athus aussi : *Paysage de fer* (cat. n° 234). Le fleuve aux amples courbes tel qu'il le voit de Sabaré l'enchanté en toutes saisons et à toute heure du jour : une aquarelle de 1919, une huile et une eau-forte de 1924 en sont trois exemples parmi beaucoup d'autres. Il n'échappe pas à la séduction du panorama de Liège. Quand il le grave pour la première série des *Six aspects du pays de Liège* (cat. 197), il n'a pas le souci de le rendre vraiment reconnaissable. Dans la seconde série, au contraire, il l'a (cat. 466). Comme il l'avait en 1934 (cat. 349) et en 1939 dans la suite gravée pour l'Exposition de l'eau (cat. 454). Comme il l'aura en 1953 (cat. 561).

Mais c'est incontestablement le paysage bucolique qui parle le plus au cœur du « maître de Sabaré », surtout dans sa maturité. *Le Hemlot* (aquarelle, 1921) est d'un réalisme quasi photographique. *Les Waides* (huile, 1938) et *La Fuite en Égypte* (huile, 1944) ne

sont pas sans rappeler la première École de Laethem-Saint-Martin. *La barrière* (huile, 1945) est d'une simplicité et d'une autorité vraiment admirables. Les dessins, qui bien souvent portent l'indication précise de l'endroit choisi, sont innombrables. Les gravures presque autant. Parfois, un laboureur au travail, d'ordinaire vu de loin. Mais, le plus souvent, les êtres humains ne se montrent guère. En revanche, les signes de leur présence abondent : maisons, routes, clôtures ; et ceux qui sont bien de notre temps ne manquent point : pylônes et poteaux électriques, triangles de perte de priorité, ouvrages d'art de l'autoroute qui coupe en deux le pays de Herve ; l'artiste a intégré tout cela à son univers sans perdre son sourire. La première et la seconde série des *Six aspects* l'amènent à se mesurer avec l'Ardenne ; il la voit peu amène, sous un ciel biblique. Les Hautes-Fagnes lui inspirent une prenante eau-forte (cat. 299) ; mais il ne s'éprend pas d'elles.

Un puissant lien affectif le lie aux arbres. Il donne à l'une de ses planches un titre lourd de sens : *L'arbre. Pays natal* (cat. 513). Il s'émeut devant deux *Cerisiers*, un *Pommier*, des *Saules*, des *Peupliers* ; il s'exalte devant un majestueux *Tilleul* ; il est chagrin parce qu'un superbe *Châtaignier* a été abattu, parce qu'un *Arbre*, près du château de Fontainebleau, est livré aux bûcherons ; et sa pointe dit admirablement ce qu'il ressent. Comme son pinceau lorsqu'il s'émerveille devant un *Arbre en fleurs* (1952). Comme son crayon quand il reçoit d'Alexis Curvers mission d'illustrer une très poétique « Prose des forêts mortes » de Marcel Thiry, pour les Cahiers 3 et 4 (1954) de sa chère revue, *La flûte enchantée*.

* * *

Jean Donnay ne s'est jamais rangé parmi les continuateurs de l'impressionnisme, passablement nombreux dans le sillage d'Évariste Carpentier, admirateur de Bastien-Lepage, mais aussi de Seurat. Il a été résolument allergique au surréalisme et à l'art abstrait. Il n'est pas peu imprégné de symbolisme, héritage d'Auguste Donnay.

Il l'est davantage encore d'expressionnisme, surtout pendant l'entre-deux-guerres. Les titres en disent long : *Dolor*, *L'exode*, *Les émigrants*, *Les taudis*, *La vieillesse*, *Les mendiants du portail*, *Les pouilleux des quais*, *Le pendu*, *L'hécatombe* ; *Dépouille* (le singulier surprend) ajoute une touche onirique inhabituelle : des soudards écopés venus de tous les âges défilent, laissant derrière eux un

arbre brisé (cat. 214). Il participe aussi à la volonté de grandeur qui est dans l'air du temps.

Puis l'âge, les épreuves physiques et morales tempèrent son ardeur. Comme le note avec pertinence Paul Fierens (qui fait du graveur un éloge chaleureux égaré dans un chapitre intitulé « La peinture au XIX^e siècle »), il renonce « petit à petit aux effets trop voulus, aux contrastes trop appuyés »; allusion à des planches comme *L'effort* (cat. 101), si admiré en 1925. De plus en plus, il se méfie des entraînements de la mode. Il cultive le sens de la mesure et le goût de la litote qui sont dans sa nature. Il fortifie en lui l'admiration pour les maîtres d'autrefois, Rembrandt en tête. Il parvient à donner aux images de son terroir et de son temps un sens universel. Il s'installe parmi les classiques.

Modeste. Tel était le milieu familial dont il est issu. Tel il resta, même couvert d'honneurs. Tel ne fut certes pas son talent.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages

- E. BÉNÉZIT, *Dictionnaire critique et documentaire...*, nouvelle éd., t. 3, Paris, 1976, p. 634.
- Jules BOSMANT, *La peinture et la sculpture au pays de Liège de 1793 à nos jours*, Liège, 1930, p. 271-275 et pl. 31 ; tirage spécial de 150 exemplaires enrichis de trois eaux-fortes, dont une de Jean Donnay.
- 125 ans d'art liégeois. Peinture, sculpture, gravure en province de Liège / 1870-1995*, p. 84-85 et 95.
- Eugène DE SEYN, *Dictionnaire biographique des sciences, des lettres et des arts en Belgique*, t. 1, Bruxelles, 1935, p. 402.
- Dictionnaire des peintres*, Bruxelles, 1950 (Petits dictionnaires des lettres et des arts en Belgique, 4), p. 185-186.
- Le dictionnaire des peintres belges du XIV^e siècle à nos jours*, t. 1, Bruxelles, 1994, p. 388.
- EDOUARD-JOSEPH, *Dictionnaire biographique des artistes contemporains, 1910-1930*, t. 1, Paris, 1930, p. 420.
- Jean LARAN, *L'estampe*, Paris, 1959, p. 246 et 310.
- Louis LEBEER, *Hedendaagse graveerkunst in België*, Hasselt, 1958, p. 23-24 et pl. 20.
- ID., *Orientations de la gravure contemporaine en Belgique*, Bruxelles, Institut belge d'information et de documentation, Cahiers de Belgique, 1971, p. 32.
- Willy LESUR, *Dix artistes liégeois. Mady Andrien... Jean Donnay...*, Liège, 1983, non paginé.
- Jacques PARISSÉ, *L'art a la parole I. Chroniques des arts plastiques à la RTBF Liège de 1964 à 1977*, Liège, 1978, p. 35, 71, 84, 90, 129, 187, 273 et surtout 119-121.

- Jacques PARISSÉ, *De bec et de plume. L'art a la parole II. Chroniques des arts plastiques à la RTBF Liège de 1977 à 1984*, Liège, 1987, p. 16, 24, 27, 89, 103, 113, 117, 138, 163, 209, 214 et surtout 118-121.
- Jacques PARISSÉ, *Situation critique. Mémoires d'un critique de province*, Liège, 2000, p. 162-165.
- Jacques PARISSÉ (dir.), *Actuel XX. La peinture à Liège au XX^e siècle*, Liège, 1975, p. 23, 24, 28, 29, 32, 39, 50, 68, 165, 229 (n. 8, 16 et 21), 230 (n. 37) et surtout p. 48-49.
- Le patrimoine artistique de l'Université de Liège*, Liège, 1993, p. 8 et 58.
- Sander PIERRON, *L'école de gravure de Liège*, Bruxelles, 1923, p. 92-100.
- Pierre POIRIER, *Paysages belges. Œuvres de quelques aquafortistes*, Bruxelles, 1970 (Académie royale de Belgique. Classe des Beaux-Arts. Mémoires in-4^e, t. 13), p. 159-165.
- Anastasia RAKOWA, *La gravure belge*, Leningrad, 1973 (thèse de doctorat, en langue russe).
- Saur Allgemeines Künstlerlexikon*, t. 28, Munich et Leipzig, 2001, p. 565.
- Pierre SOMVILLE, Marie-Christine et Gilbert DEPOUHON, *Le Cercle royal des Beaux-Arts de Liège, 1892-1992*, p. 86.
- Jacques STIENNON, J.-P. DUCHESNE et Yves RANDAXHE (dir.), *De Roger de la Pasture à Paul Delvaux. Cinq siècles de peinture en Wallonie*, Bruxelles, 1988, p. 213.
- Hans VOLLMER, *Allgemeines Lexikon der bildenden Künstler des XX. Jahrhunderts*, t. 1, Leipzig, 1953, p. 583.

Monographies

- Jules BOSMANT, Arsène SOREIL, Georges COMHAIRE, Francis VANELDEREN et Jean SERVAIS, *Jean Donnay, peintre et graveur*, Andenne, 1972 (Monographies de l'art wallon).
- FERNAND-DEMEURE, *Jean Donnay*, Paris, 1935 (Collection des arts contemporains).
- Léon KOENIG, *Jean Donnay*, Bruxelles, 1961 (Monographies de l'art belge).
- Léon LINOTTE, *Jean Donnay*, en préparation.

Catalogues d'exposition

Expositions personnelles

- Arts 80. Hommage à Jean Donnay*, Liège, 1980.
- Cheratte rend hommage à Jean Donnay*, Cheratte, 1973.
- Hommage à Jean Donnay, graveur. La collection d'une famille*, Liège, 1983.
- Hommage à Jean Donnay, peintre-graveur, 90 ans*, Liège, 1987.
- Jean Donnay. Gravures choisies parmi les collections du Cabinet des Estampes de la Ville de Liège*, Liège, 1979.
- Jean Donnay illustrateur*, par Victor Henrard, Liège, 1988.
- Jean Donnay. Le Pays de Herve et la Basse-Meuse. Dessins - Gravures - Peintures*, Visé, 1987.

Rétrospective de l'œuvre peint de Jean Donnay, Visé, 1994.
Rétrospective Jean Donnay, Liège, Musée des Beaux-Arts, 1957.

Expositions collectives

- L'Art belge contemporain*, Bruxelles, 1958, n^{os} 346-348.
Art d'aujourd'hui en Belgique, Bruxelles, Pro civitate, s.v. Donnay ; encart Liège, 1965, n^o 206-208.
Catalogue of an Exhibition of Liege Engraving, Brighton, 1926, n^{os} 423-443.
Le Cabinet des estampes. Trente années d'acquisition. 1930-1960, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert I^{er}, 1961, n^{os} 291 et 292, et pl. 45.
Cent ans d'art wallon. La gravure liégeoise, Liège, 1939.
Cent cinquante ans de vie artistique. Documents et témoignages d'académiciens membres de la Classe des Beaux-Arts présentés à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de l'indépendance de la Belgique, Bruxelles, 1980, p. 141 et 149-150.
125^e anniversaire de l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège, Liège, 1964, p. 13, 36, 46 (n^{os} 91-93), 69 et 76 (n^{os} 278-280) ; pl. VI.
Une certaine idée de la Wallonie. La Vie wallonne. 75^e anniversaire, Liège, 1995 (=LVW, t. 69), p. 146-148, C 17 et 18.
De Ensor à Delvaux. Peinture belge moderne, Abbaye de Val-Dieu, 1974, n^o 22.
De Ingres à Paul Delvaux, Bruxelles, 1973, p. 73-74 et 87, pl. 194.
Dix artistes liégeois, La Louvière, 1950, n^{os} 48-61.
Esposizione internazionale di arte sacra, Rome, 1950, p. 195, n^{os} 69-77.
Exposition de la gravure liégeoise, Liège, 1939, n^o 559-571.
Grafische kunst en kunstambachten uit Luik, Tongres, 1959, Grafiek, n^{os} 7 et 8.
Gravures au pays de Liège. Estampes, verre, armes, Stavelot et Liège, 1970, n^{os} 36-38.
Guerre à la guerre, 100 œuvres originales d'art graphique exposées à la librairie La Proue, Bruxelles, 1961, n^o 31.
Hedendaagse graveerkunst in België, Hasselt, 1958, n^{os} 71-73.
Hommage à Jean Donnay, dans Salon de mai 1965. Œuvre des artistes, Liège, 1965.
Hommage à Jean Donnay et à Georges Comhaire, Stavelot, 1972.
Illustrateurs liégeois, Liège, 1975 (ronéotypé), n^{os} 9, 23, 27, 30, 52, 64, 67, 70, 80, 122 et 134.
La Jeune Gravure Contemporaine. Exposition organisée à l'occasion du dixième anniversaire de la fondation de ce groupe, Paris, 1938, n^{os} 162-166.
Œuvres acquises par le Ministère de la Culture française (1973-1974-1975), s.l., 1976, n^{os} 316.
Peintres de la Meuse et de ses affluents, Bruxelles, 1973, n^{os} 58-60.
Salon d'art moderne et contemporain, Liège, Société royale des Beaux-Arts, 1948, n^{os} 265-276.
Salon 1952. Collections particulières liégeoises et verviétoises, Liège, Société royal des Beaux-Arts, n^o 395-417.
Salon quadriennal de Belgique, Liège, 1940, n^{os} 268-271.
Salon quadriennal de Belgique, Liège, 1953, n^{os} 295-296.
Techniques de la gravure, CACEF, s.l.n.d., n^o 24.

Techniques de la gravure. I: Le burin et la pointe sèche, Liège, 1978, n^{os} 51-54 (préface de Jean Donnay).

La thématique religieuse dans l'art belge (1875-1985), Bruxelles, 1986.

Vies de femmes 1830-1980, Bruxelles, 1980, n^o 610.

Vingt-ans d'apiaw. Salon du vingtième anniversaire, Liège, 1965, n^{os} 47 et 48.

Articles et contributions à des ouvrages collectifs

(LVW = *La Vie wallonne*)

ANONYME, La gravure au pays de Liège, dans *Apollo. Éphémérides* (Bruxelles), t. I, 1943, n^o 7, p. 2-3.

José ARNOLD, In memoriam Jean Donnay, dans *LVW*, t. 66, 1992, p. 188-200.

Marcel BESSAN, Jean Donnay, dans *L'art et les artistes* (Paris), t. 28, 1934, p. 298-303.

ID., La gravure en Belgique, dans *Byblis, miroir des arts du livre et de l'estampe* (Paris), t. 6, 1927, p. IV.

Jules BOSMANT, Les arts plastiques en Wallonie 1920-1970, dans *LVW*, t. 44, 1970, p. 251 et 253.

Fernand CHARLIER, Les artistes de chez nous. Jean Donnay, dans *Instruire et distraire*, 1932, p. 74-77.

Hubert COLLEYE, Jean Donnay, aquafortiste, dans *La Revue sincère* (Bruxelles), t. 8, 1930, p. 543-552 et 591-596; t. 9, 1930, p. 83-90.

Alexia CREUSEN, De l'estampe à la sérigraphie. L'image imprimée en Wallonie des origines à nos jours, dans *Un double regard sur 2000 ans d'art wallon*, Liège, 2000, p. 230-231.

Armand DAYOT, Le chemin de croix de Jean Donnay, dans *L'art et les artistes*, t. 23, n^{os} 120-124, 1931-1932, p. 84-917; republié dans *LVW*, t. 15, 1934-1935, p. 235-243. Voir aussi p. 140.

Pierre DEBOUXHTAY, Les débuts de Jean Donnay, dans *LVW*, t. 8, 1927-1928, p. 331-333.

Charles DELCHEVALERIE, Jean Donnay, dans *LVW*, t. 7, 1926-1927, p. 312-320.

ID., Jean Donnay et le décor de la Basse Meuse, dans *LVW*, t. 10, 1929-1930, p. 225-229.

ID., Jean Donnay, graveur liégeois, dans *Clarté, Art et art décoratif* (Bruxelles), t. 8, 1935, p. 6-9.

ID., Les graveurs liégeois, dans *Les arts en Wallonie 1918-1946*, Charleroi, *Cahiers du Nord*, 1947, p. 192-193.

Mario DE MARCHI, La gravure originale en Belgique, dans *Savoir et beauté*, 1928, p. 514 et 516.

ID., À travers les expositions d'art. Jean Donnay, dans *Savoir et beauté*, 1929, p. 134-135.

Charles FEGDAL, Jean Donnay, dans *L'art et les artistes*, t. 36, n^o 189, juillet 1938, p. 345-350.

Paul FIERENS, Notes sur la sensibilité wallonne, dans *Les arts en Wallonie 1918-1946*, Charleroi, *Cahiers du Nord*, 1947, p. 50-51.

- ID., La peinture au XIX^e siècle, dans *L'art en Belgique*, Bruxelles, 1947, p. 501.
- Maurice KUNEL, Jean Donnay, aquafortiste wallon, dans *Savoir et beauté*, 1928 p. 333-340.
- ID., La gravure en Wallonie, dans *Les arts, la littérature et la musique en Wallonie*, Liège, Les amis de l'art wallon, 1931, p. 40 et 41.
- Robert LIARD, Jean Donnay, maître incontestable de la gravure, dans *Le Cahier des arts* (Bruxelles), novembre 1957, p. 586-587.
- LVW*, t. 22, 1948, p. 135 et t. 25, 1951, p. 146.
- Henri J. MOERS, Jean Donnay, dans *L'Avant-poste*, 9^e année, n^o 6, nov.-déc. 1938, p. 35-41.
- Proclamation des lauréats des prix artistiques du Trianon, dans *LVW*, t. 9, 1928-1929, p. 134-138.
- Jean SERVAIS, compte rendu de la monographie de Léon Koenig, dans *LVW*, t. 36, 1962, p. 229-231.
- ID., La rétrospective Jean Donnay à Liège, dans *LVW*, t. 32, 1958, p. 65-71.
- ID., Salon de mai et hommage à Jean Donnay, organisé par l'Œuvre des artistes à Liège, dans *LVW*, t. 39, 1965, p. 133-135.
- Arsène SOREIL, Une exposition de Jean Donnay en mai, dans *LVW*, t. 25, 1951, p. 146.
- ID., Jean Donnay au Cercle des Beaux-Arts, dans *Les cahiers mosans*, n^o 62, avril-mai 1931, p. 1438.
- ID., Jean Donnay, artiste liégeois, dans *Terre wallonne*, t. 21, n^o 126, mars 1930, p. 369-374.
- Jacques STIENNON, Les chemins variés de la création picturale au pays mosan et dans le Luxembourg, dans *La Wallonie. Le pays et les hommes. Arts, lettres, culture*, t. 3, Bruxelles, 1979, p. 272-274.
- ID., Jean Donnay, graveur et peintre wallon, dans *LVW*, t. 47, 1973, p. 205-214.
- Francis VANELDEREN, Hommage à Jean Donnay, Grand prix septennal de la Province de Liège, et à Georges Comhaire, dans *LVW*, t. 46, 1972, p. 170-172.
- Gaston VARENNE, Jean Donnay, graveur belge, dans *Byblis*, t. 9, 1930, p. 69-74.
- Francis VANELDEREN, La gravure, dans *La Wallonie. Le pays et les hommes. Lettres, arts, culture*, t. 3, Bruxelles, 1979, p. 337-338.
- Léon WUIDAR, Éloge. Jean Donnay, dans *Bulletin de la Classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique*, 6^e série, t. X, 1999, p. 9-11.

Textes publiés dans la grande presse

Le catalogue de l'exposition de 1994 livre la référence de textes publiés par *Le Journal de Liège*, *La Wallonie*, *L'Express*, *La Libre Belgique*, *Le Figaro*, *La Métropole*, *La Meuse*, *Le Peuple*, *La Gazette de Liège* et *Le Soir* entre 1925 et 1997 ; ceux des expositions de 1979 et de 1987 en livraient déjà beaucoup. Les Archives de l'art contemporain en Belgique et le Service des affaires culturelles de la Province de Liège sont fort riches en coupures de presse.

Mémoires défendus à l'Université de Liège

Nicole BLEUZET, *La femme dans la vie quotidienne liégeoise de Léonard Defrance à Jean Donnay*, 1983, p. 69-71 et passim.

Joëlle BROUWERS, *Les paysages d'Auguste Donnay et de Jean Donnay*, 1986, p. 35-62 et passim.

Kathy HENDRICKX, *Les illustrateurs liégeois contemporains*, 1980, p. 59-61.

José MASCART, *Jean Donnay*, 1965.

Enregistrement

Entretien avec Jean Donnay et Georges Comhaire, 24 octobre 1981. Province de Liège. Affaires culturelles. MPL 006.

Filmographie (RTBF)

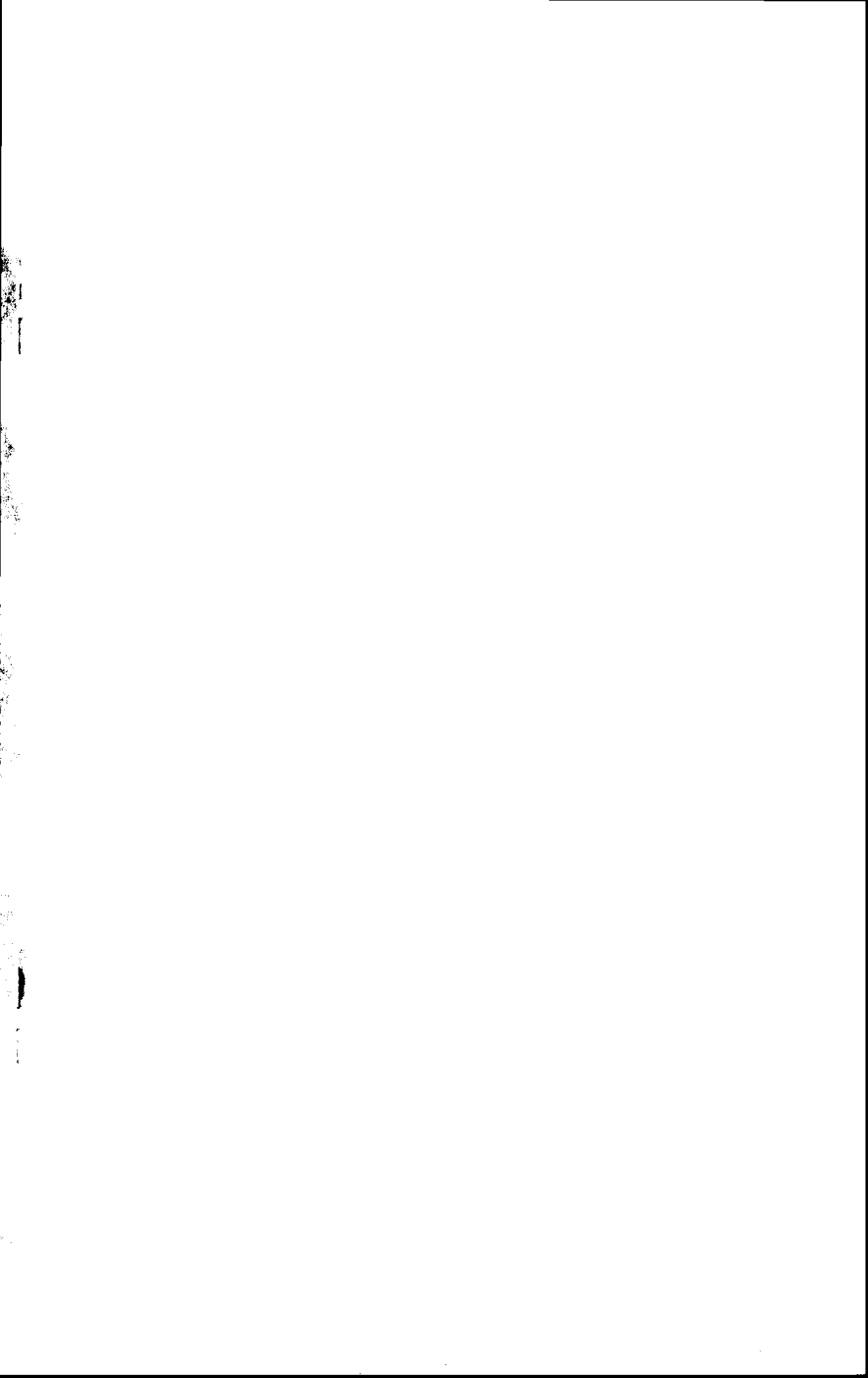
52.1/34 : Art-Sciences-Lettres, 6.12.1957 (9'30).

71.81/68 : Portrait wallon, 25.5.1981 (46'55).

31.87/89/00 : Ce soir, 2.4.1987 (2'42).

31.88/139/00 : Ce soir, 3.6.1988 (1'33)

Le signataire tient à vanter ici l'obligeance de sa très regrettée amie Françoise Léonard-Étienne, de M^{me} Claude Thilman, du Dr Jacques Hariga et de MM. Jean-Pierre Lensen et Jean-Sébastien Vaessen ; mais aussi celle des personnes qui ont mis à sa disposition les trésors documentaires dont ils ont la garde, tant à Bruxelles, au Centre d'art contemporain de la Communauté française et aux Musées royaux des Beaux-Arts de Belgique (aux Archives de l'art contemporain et à la bibliothèque), qu'à Liège, à la Bibliothèque publique centrale et au Cabinet des estampes et des dessins de la Ville, aux Collections artistiques de l'Université, au Musée de la vie wallonne et au Service des affaires culturelles de la Province.



Communications s.p.r.l., Louvain-la-Neuve